

CONFESSION INUTILE

INTRODUCTION : MY THEORY...

My theory is that a good theory is a theory that does not work.

I would perfectly understand that, reading my texts, an artist, a poet, a musician, would come and say to me: "I don't understand a word of what you say, it does not make sense, it does not reflect what I feel, what I am. I don't think that what you write about art is true".

And he would be perfectly right. When a theory is too complete, too general, too perfect, it is just closed up upon itself. It does not take into account any

phenomenon which does not fit in, or covers it with a varnish of coherence. Usually it just ignores reality.

That is why I could not be a philosopher. A philosopher tries to build a theory of Everything, ("le Tout et la poursuite du Tout" Fredérik Rolfe, alias Baron Corvo's novel) like physicians try to unify their comprehension of all the forces of the Universe. But when you do it, what do you get? What have you understood? By the way if universe was understood it would be a boring universe. Isn't the world much smaller since Magellan circumnavigated it? Hasn't it lost much of its mysteries and legends since the last wild tribes have been identified and contacted?

What interests me is precisely what does not fit in my theories, what still challenges my comprehension of them. What is missing. What is missing is always the purpose of art, the reason of thinking.

A system where everything would have a place, a function and an explanation would be a dead system. As cold as the mechanism of a clock compared to a living cell. Hence thinking becomes a very contradictory game, like the anti-trust laws in America. You always try to develop a theory like a business man who wants to develop his business, and you like it because you feel it could work. So you

make it as coherent as possible, not only coherent but also true; it is supposed to capture something that can be found in reality, not in dreams or poetry. Facts.

But when you eventually manage to do so, when you feel that everything fits in it, it is just too perfect to be true. You just made a clever intellectual construction.

Hence, a good approach to thinking must take the disruption of reality into account. Of course we need to think coherently, but at the same time the door must be open to what remains outside the theory, to mistakes, because that's where life is, and so, probably, some truth.

1ère Partie: PEINDRE ET ECRIRE.
Extraits de mon journal. Années
2010/2011

.../... Vous n'aurez plus de ciel où
rattraper le temps. Je ne me lasse pas de
cette phrase de Paul Nizan, cristalline et énigmatique
comme un vers de Mallarmé. Conçue, sans doute, dans
un éclair épiphanique, c'est une épiphanie qui la fera
comprendre. Il y a des phrases comme ça, qui ne peuvent
se comprendre *qu'en dehors* de l'intellect, par *satori*.

Pourquoi ne pouvais-je me mettre à peindre, moi qui avait tout organisé pour cela, quitté famille et pays, moi l'exilé, l'errant, l'étranger, le *farang*? Trente ans que ça durait, trente ans que j'ajournais de vivre, de peindre et d'écrire. Que je doutasse que la vie se confondît jamais avec l'écriture, comptait pour peu dans cette procrastination permanente qu'était devenue *ma* vie. Et bizarrement les grandes décisions n'y avaient rien changé.

Ce livre ne sera donc pas un journal, juste des bribes d'histoires, posées là pour m'aider à comprendre.

Kep. Sud du sud Cambodge. Un nom bref, un coassement de grenouille, un cri au moment du coup de feu. Le bout du bout du monde. Petite station balnéaire génocidée. Un Oradour. Une lourdeur, une immobilité indescriptible. Pas loin de là, juste avant Kampot, la jeune Marguerite, pas encore Duras, a passé son enfance à inventer des barrages contre le Pacifique. Cette route que j'avais devant moi, je la voyais clairement, malgré qu'elle s'enfonçât résolument dans la nuit noire. Je serais toujours derrière un grillage, comme un animal tournant seul dans un zoo, séparé des autres par une vitre, une épaisse vitre en verre feuilleté d'un pouce, qui me séparerait des autres, de la vie sexuée et ensoleillée où l'on prend des coups et où l'air est vif.

C'était une route infantile et solitaire qui ne pouvait mener qu'au suicide et à la mort, je le sentais bien. On sait tout à onze ans. Le même âge que Marguerite. A onze ans je ne me sentais pas de force à vivre jusqu'à douze. Mais chaque année qui passait me confirmait que par manque de courage on s'habitue à peu près à tout. J'attendais juste le moment où j'aurais assez de détermination pour me foutre sous un train. C'était après le Brésil. Ce retour, ce désespoir après le violent azur de l'océan et les nuits étoilées... pourquoi n'avons-nous pas été engloutis dans l'Atlantique ? Ce fut mon « Reprenons pied sur le réel » de Nerval, les Filles du Feu, Aurélia. Ca, vous connaissez, je le sais. J'avais honte de chaque année écoulée, de chaque examen réussi (et je les réussissais invariablement, ou plutôt, l'autre les réussissait, moi j'échouais), comme d'un manquement à une promesse secrète, une reculade, une capitulation. A force de reculer ça m'a mené jusqu'à aujourd'hui, sur cette plage de Kep où les courants d'eau saumâtre abandonnent des coraux morts.

On rencontre sa destinée souvent par des chemins qu'on prend pour l'éviter. Ce « souvent », mis là, extraordinaire, comme tout La Fontaine. Si La Fontaine dit vrai, ma vie toute entière aura été une fuite devant cette destinée. Qu'avait-elle de si terrible, cette destinée, que je fisse tant d'efforts pour l'obvier ? Pourquoi avais-je tellement peur de vivre ? Est-il des gens dont la destinée, finalement, est de fuir leur destinée.

Bukowski... en voilà un qui m'a soutenu, ces dernières années, et que je me délecte de lire, ici, si loin de tout, si loin des livres. C'est un moraliste tendre et désabusé, un homme grand et modeste, dont la lecture amuse et reconforte. Un Sénèque à visage de satyre. Le lire m'est indispensable. Il y avait en Amérique, à Los Angeles plus précisément, quelques véritables poètes qui ont sauvé la littérature américaine du business et de la pudibonderie, eux les vrais moralistes. Je parle d'Henry Miller, Hubert Selby, et Charles Bukowski. Trois types... pour deux cent millions d'habitants. On peut ajouter Fante, leur tuteur bienveillant. Ca fait quatre. Avant... il faudrait remonter si loin, à Walt Whitman ou Thoreau, peut-être, car les Beat

ils ne les aimaient guère, et chez les Beat tout a été récupéré, recyclé, et c'était surtout du déchet. Après... le grand vide américain, la désolation ? je ne sais pas, je ne m'y connais pas suffisamment. Il doit bien y en avoir, des poètes, y en a toujours. Ils doivent rester cachés, à faire leurs trucs dans leur coin, comme Walt Curtis et sa bande, à Seattle, comme Salinger qui avait raison de fuir le cauchemar climatisé. Comme dit Buk soi-même, ce n'est pas ce qui manque, les poètes, ce qui manque c'est la poésie.

Buk : « *La seule forme d'obscénité c'est d'écrire mal sur un sujet* ». On croirait lire Flaubert, ou la petite Sagan.

Encore Buk : « *Je reste obsédé par la forme artistique, c'est la seule religion, le seul souffle bestial qui reste dans l'air.* » Quand je vous dis que c'est un Flaubert !

Il y a des types moins reluisants, mais qui ne me fascinent pas moins. Disons dans un autre registre : Denham Fouts. Mélange énigmatique de gigolo et de mystique. Enigmatique d'ailleurs que pour les crétins dans mon

genre, car après tout sexe et vie monacale ont partie liée. Il fut l'amant de Jean Marais, Truman Capote, Gore Vidal, Christopher Isherwood. Il est le personnage superbe de Paul dans le récit d'Isherwood *Down there on a visit* (L'ami de passage, de loin son meilleur livre), et le Jonesy dans *Prières exaucées* de Capote (de loin son pire ouvrage). Amant aussi de Paul Bowles et de Brion Gysin, etc... etc...

La solitude... ami, je corrige ces lignes pour toi, dans un hôtel dégueulasse, près de la gare d'Alger. Difficile d'imaginer pire. Décadence et hostilité générale. Sentiment d'être foutu. Il faudrait dire les solitudes, je les connais toutes, du moins je le crois. La solitude morale, sexuelle, spirituelle, sociale, psychique. Tout ce que vous voudrez, les gars ! C'est un puits sans fond. On peut toujours y tirer un peu plus. La tournée générale !

Voilà, ma vie c'est ça. Je passe mon temps dans des hôtels minables à attendre des mecs qui ne viennent pas.

SIM : J'ai été tellement absent dans les grands jours de ma vie que je serai capable de ne pas être là le jour de ma mort. Grand bonhomme.

Ces garçons qui se refusent. Avec moi ils font toujours ramadan. They're never thirsty.

Lu le journal de Ned Rorem. Autre amant de Fouts ? C'est bien possible, on ne prête qu'aux riches. Drôle d'impression de lire en quatre heures quatre années de la vie d'un homme. Impression de bâcler. Quatre années de sa vie plus intéressantes que quarante de la mienne, mais est-ce certain ? Le sentiment de vivre est individuel, même si sa saveur est la même pour tous.

A Tipasa dans les ruines, ne rodent plus que des gignoles et des petites frappes fort dangereuses. Les Dieux de la Grèce ont déserté Rome. Mais après tout, ces scènes que j'observe, les garçons en maraude, les petits vendeurs et les indics, le flic qui me suit, les latrines et l'ordure, dans un golfe de toute beauté battu de vagues furieuses, c'était aussi ça Rome et la Grèce, Carthage et la Phénicie. Rien de nouveau sous le ciel de l'Attique, donc, je suis en pleine Antiquité au contraire, et les vieilles pierres que descendent les myrtes en ont vu d'autres. Moi, je suis usé de solitude, je m'en sens ivre, mais à chaque fois que j'ai partagé, même brièvement, ne serai-ce que trois jours, la vie de quelqu'un (Trinh, Jamel, Hicham, Phearoth, Tiou,

Bâs), j'ai trouvé que c'était infernal. J'ai connu le bonheur mais je n'ai pas aimé ça.

J'aime lire Franco Zéri, son incroyable érudition. Il insiste sur le rôle joué par la prolifération des figuiers dans la destruction de Rome. Or à Ta-Prohm, au Cambodge, ce sont aussi des figuiers, les immenses banians, qui poussent dans les ruines et les renversent.

Une question me taraude, qui est au cœur de ce que j'écris. Elle est formulée par Romain Gary, qui disait avoir appris à ses dépens (il voulait être peintre, comme Gainsbourg), qu'une vocation, une inspiration profonde et irrésistible, pouvait s'accompagner d'un manque total de don. C'est chez Gary que j'ai piqué l'idée, un peu bête j'en conviens, que l'art est une soif que la vie ne peut éteindre.

Un de mes grands regrets : ne pas avoir étudié l'histoire antique. Pourquoi ? Parce que mon père la connaissait mieux que personne. J'aurais aimé – mais le peut-on jamais, sauf à avoir le don de paramnésie comme Marguerite Yourcenar avec son Hadrien – j'aurais aimé pénétrer de l'intérieur la mentalité des peuples antiques, voyager avec eux dans l'espace et le temps, passer de Carthage à Byzance, comprendre leurs querelles et les passions qui les agitaient. Comment est-il possible que les Vandales, qui, comme les Wisigoths étaient christianisés, aient attaqué un empire romain devenu catholique ? C'est qu'ils étaient adeptes de la doctrine arienne, considérée comme hérétique tant par Rome que par Byzance. Quand les Vandales envahissent l'Afrique du Nord, qui est alors catholique, ils s'empressent de détruire Hippone et Carthage, à leurs yeux peuplées de chrétiens hérétiques, et qui plus est, soutenus par Byzance. Pourtant ils sont eux-mêmes complètement romanisés, et font de Carthage leur capitale sur le mode romain, où l'on enseigne en latin. Les Vandales persécutent systématiquement les évêques catholiques

et ne reconnaissent que le clergé arien, ce jusqu'en 533 où Justinien, secondé par le général Bélisaire, écrase les troupes vandales et impose la pax byzantina en Afrique du Nord.

Autre truc qui me fascine, après la déposition de Romulus Augustule, le dernier « Empereur romain », les généraux barbares se déclarent administrateurs des provinces romaines, *pour le compte* de l'empereur d'Orient, à qui ils font allégeance comme à un empereur romain. Ils voyaient donc bien en Byzance le successeur de la Rome impériale, dont ils copiaient d'ailleurs la cour et les usages. Sous le règne de Constantin, dans les rues d'une Rome alors fastueuse, couverte de monuments fabuleux, le citoyen lambda se sentait-il partie prenante d'un empire à son apogée, dominant intellectuellement et militairement la totalité du monde civilisé, ou bien d'un empire divisé depuis peu, envahi par les Germains, et doutant de ses anciens dieux païens ? Si l'on regarde la carte, Rome met plus de trois siècles à décliner, de 166, premières incursions en Gaule des Germains, à 496, baptême de Clovis sous le règne de Justinien souverain de Constantinople. Mais ce que l'on peut voir comme un déclin, par rapport à l'idée d'empire, sans doute présente dans les esprits depuis Auguste, prépare aussi les mille années à venir de l'empire byzantin en qui Rome se survit

glorieusement. Rome n'est véritablement perdue qu'en 1453, avec la chute de Constantinople. Mais 1453, en Italie, c'est déjà la Renaissance, et Rome, perdue en Orient sous les coups d'un Islam qui va parvenir à conquérir l'ancien empire d'Alexandre (et presque aussi vite que l'avait fait ce dernier), Rome, et avec elle la Grèce, renaît une seconde fois, et à nouveau en Occident, non plus politiquement, non plus militairement, mais *idéalement*, dans la conscience des Princes et l'âme des artistes.

Si l'on passe son temps à lire, il en reste bien peu pour penser. R.L Stevenson J'ai trouvé ça ans l'Apologie des Oisifs, livre plus sérieux qu'il n'y paraît, car l'idée d'oisiveté, vouée aux gémonies par l'église catholique, le luthérianisme, le conservatisme napoléonien et la morale bourgeoise en général, l'idée d'oisiveté est au cœur de la réflexion philosophique depuis Athènes. L'oisif est celui

qui s'interroge sur la nature du bonheur. Comme le vagabond, son compère, il ébranle par sa seule présence les fondations de la morale productiviste. Comme le mystique il contemple, mais ce qu'il contemple n'est pas l'idée de Dieu, mais l'idée de Bonheur. Ce qu'il affronte, c'est l'Homme lui-même, l'homme délivré de Dieu, le Bonheur non pas dans le crime, mais dans le vide.

Noter que Mishima avait imaginé, pour une représentation théâtrale, de faire mourir son St Sébastien, non pas fléché mais étouffé *sous des monceaux de roses*. Kitchissime, mais combien japonais ! Exemple de sublimation aussi, car quand ils visent le corps attaché du jeune saint, les vigoureux archers ne disposent-ils pas sexuellement de son corps, comme le violeur de sa victime ? (voir le tableau, parmi tant d'autres de Verrocchio et Botticelli, à la National Gallery, tableau qui alimenta mes phantasmes quand je le découvris adolescent, comme j'avais, enfant, été hypnotisé au point de n'en plus pouvoir bouger, par un Marsyas écorché, aux Offices. J'avais neuf/dix ans. Le choc de la beauté sexuelle, ça marque à vie. Je revois mon

père, furibond, venir me chercher et me tirer par la main, car je ne voulais plus quitter ce beau garçon dont le supplice m'intriguait. Pourquoi lui voulait-on tant de mal ? Quelle était la nature de cette volupté que j'éprouvais ? Était-ce parce qu'il était si beau que l'on voulait s'emparer de sa peau ?

« *A peine puis-je dire avoir vécu* » écrit Mishima (dans ses *Confessions ?*). Fait écho au « *Je n'ai vécu pas même une fois* » de Karl Kraus, mais aussi, lointainement, au « *I would prefer not to* » de Bartleby.

Je reviens sur cette histoire de don et de vocation dont parle Gary je ne sais plus où (*Les Promesses de l'aube*, sans doute), et qui me turlupine parce que j'aime bien mettre tout dans des cases, même si je lutte contre ce penchant, Byzance contre Rome en quelque sorte.

Donc, nous dit Gary, ce qui est terrible, c'est qu'on peut avoir une vocation et ne pas avoir le don qui permet de l'exprimer. C'était son cas comme c'était celui de Gainsbourg. Ils voulaient être peintres et non pas écrivain ou musicien. Ils avaient la vocation, mais pas le don, ou plutôt leur don, leur talent, était insuffisant. Comme ils avaient aussi un talent prodigieux, l'un pour l'écriture, l'autre pour la musique, ils ont merveilleusement réussi en tant qu'artistes, mais sans que ce soit en accord avec leur vocation d'origine. Au fond d'eux-mêmes ils se jugeaient des ratés. Mais comment auraient-ils pu créer tellement, et si brillamment, sans vocation aucune pour ce qu'ils faisaient ? Le don n'explique pas tout. Ils avaient la vocation d'être artistes de toute façon. Ce qu'ils ont sacrifié c'est un de leurs dons qui était insuffisant. Mais ce sacrifice, cette résignation, a pris une importance démesurée à leurs yeux au point de teinter d'amertume l'ensemble de leur œuvre, malgré le succès qu'elle a rencontré.

Savoir si l'on a un don, ce n'est pas très compliqué. On le sait très vite, souvent dès l'enfance. Mais identifier sa vocation, savoir si l'on est artiste ou non, c'est très difficile, ça prend parfois toute la vie. Inversement, on parle toujours de la vocation, alors que ce qui est important, finalement, c'est le don. La vocation, par

définition tous les artistes qui sont véritablement devenus artistes, l'avaient. Mais le don qui permet de donner forme à une vocation (la vocation étant cette source quasiment intarissable qui fait de la vie même une création incessante), le don ce n'est pas donné à tout le monde, et malheureusement *pas même à tous les artistes*.

Le don, le talent, est souvent confondu avec la « facilité ». Certains très grands artistes considèrent qu'ils n'avaient « aucun don ». Ils entendent en fait qu'ils n'avaient aucune facilité à créer, comme Hubert Selby qui explique que toute son œuvre a été le produit à la fois d'une obstination harassante, et d'une lutte contre les contraintes extérieures de la vie. Cocteau aussi, qui avait tous les dons, ne parvenait à créer qu'au terme de luttes physiques et psychiques infernales, que seule sa vocation profonde lui permettait d'endurer.

Tant de gens ont des facilités évidentes qui ne seront jamais des artistes ! Ils n'en ont ni la force ni l'obstination, car cette force et cette obstination viennent de la vocation et d'elle seule. On comprend alors, quand on distingue don et vocation, que la vocation d'artiste, même les esthètes, les Swann, l'ont. Ce qui les différencie des artistes, des Proust, c'est le don. Cette force et cette obstination, qui les rend si malheureux souvent, car ils

sont nés artistes eux-aussi, les esthètes l'affectent, faute de don, au goût et à la collection.

« *Le talent fait ce qu'il veut, le génie, lui, fait ce qu'il peut* » disait Jean Cocteau. Paradoxe plein de profondes vérités.

Il y a un livre très remarquable de Jean-Yves JOUANNAIS qui s'appelle « Artistes sans œuvre ». On pourrait en écrire un aussi sur ces artistes sans don que sont les esthètes. Pourquoi la nature crée-t-elle des artistes sans leur donner de don pour s'exprimer ? Pourquoi ce raffinement dans la cruauté ?

Déformation de la mémoire.

Je relis la nouvelle de Yasushi INOUE « *Le faussaire* » que, dans ma mémoire, j'appelais « *Le Chrysanthème blanc* ».

En fait il n'y est nulle part question de chrysanthème blanc. Le feu d'artifice conçu par le héros, Hara Hôsen, est violet.

« Pourtant, comme Asa, j'avais dans l'idée que la fleur dont il rêvait n'avait jamais fleuri ».

Autre exemple, plus ancien : « *L'étoile du soir* » de Turner que j'avais admiré il y a plus de trente ans. Quand je l'ai revu la lumière était différente, je découvris des mareyeurs sur la plage que je n'avais jamais remarqués, le ciel était d'un bleu-gris luisant, et le tableau était beaucoup plus petit que je ne l'imaginai. L'étoile centrale, enfin, était plus jaune que dans mon souvenir. Je crus qu'il s'agissait d'un autre tableau.

Encore un exemple, le *Journal de Tosa*, récit poétique du Japon ancien. Je n'en avais aucun souvenir, bien que je l'aie lu au moins deux fois. En fait je l'avais entièrement confondu, ou plutôt je lui avais substitué un autre récit, une nouvelle mettant en scène le drame d'une noyade dans une colonie de vacances, et le retour en train du professeur confronté à ses responsabilités et à son sentiment de culpabilité. Je n'ai jamais pu retrouver cette dernière nouvelle, ni son titre, ni son auteur.

SEXE-ART-MORT, tout cela est lié en moi, je ne sais ni comment ni pourquoi. Je préférerais Chasteté-Ascèse-Vie.

La beauté, je crois qu'on se cramponne à cette idée pour continuer à mettre des mots sur le papier. Sinon quel intérêt ? C'est ridicule et même puéril, aucun adulte sérieux ne fait ça. Aucune chance d'être publié, encore moins d'être lu, aucune âme fraternelle, aucun cœur à espérer, alors pourquoi écrire, je vous le demande ? Pour qui, pour quoi, si ce n'est *pour la chose en soi*, comme le conseillent Flaubert et Céline, puisqu'il n'y a que devant cette feuille, en pleine nuit, quand les bruits de la rue s'éloignent et qu'il ne reste qu'un clochard ou un chien sous le lampadaire d'en bas, qu'on peut être enfin soi-même, être au plus près de cette minuscule et humble vérité, nue comme une prière, et qu'on appelle sa raison d'être, tellement défigurée par la chiennerie de la vie, tellement travestie, que, comme l'amour, on la reconnaît à peine quand on la trouve, petite voix qu'on ne peut entendre que dans le silence de la nuit, quand le clochard s'est endormi et que le chien s'est tût.

Puis vint un jour, à la fin du printemps, un jour pareil à un échantillon de tissu coupé dans un morceau d'été.
Mishima. *Confession d'un masque*. Quelle phrase extraordinaire, fraîche, véritablement japonaise !

L'ambition de toute vie devrait être de parvenir à contempler un coucher de soleil, seul, apaisé et serein.

Solitaire sur un rocher, je ne suis qu'un insecte empli de terreur. Je ne vois que le vide béant de ma propre psyché, l'absence d'amour et de compassion, une vacuité perdue dans un monde vide.

Les paradis, pour moi, ne s'entendent qu'artificiels. Pourtant je ne participe pas à la quête de ceux qui les cherchent. La plupart des hommes pourraient consacrer à la réflexion ne serait-ce qu'une journée de leur vie. Pourtant aucun d'eux de le fait, et ils se dispersent en

exténuantes et inutiles activités. Qu'ils interrompent ce qu'ils appellent leurs loisirs, qu'ils cessent toute activité professionnelle, les voilà perdus, et comme je les comprends ! Ils compensent en obligations sociales la peur que leur inspire le vide, et se mentent en prétendant qu'ils ne peuvent s'y soustraire. La vérité est que la plupart des gens le pourraient, mais qu'ils ne le feraient à aucun prix, car la vérité, cette vérité, fait peur.

Comment le leur reprocher ? Quoi de plus terrifiant que l'oisiveté ? Quoi de plus angoissant qu'un coucher de soleil ? Cette confrontation à la succession des jours, au néant de l'existence. Est-il supportable de vivre sans but ? Comme j'envie les artistes sûrs de leur vocation. Bacon, Giacometti, Freud, tous les jours au turbin, dans leur trou à rat, à gâcher du plâtre et touiller de la peinture. Le soir la picole, le matin la confrontation à l'esprit. Tous doutant de leur talent, de leur don, Giacometti désespéré par la nullité de sa production, mais tous certains de leur vocation, ne pouvant faire que ça, ne sachant faire que ça, eux-mêmes en ne faisant que ça.

Nous nous créons des devoirs et nous croyons qu'ils doivent être remplis. Ce faisant nous négligeons le principal qui est d'être heureux.

Je sens bien, sur cette digue de Kep, devant le disque de cuivre chatoyant qui plonge dans la mer comme une écumoire dans un chaudron à confiture, que la quête d'amour est une solution de facilité. L'amour, parce qu'il console et reconforte, promet de tout résoudre, de tout absoudre. Qu'on aime et tout est oublié, l'âpreté du monde et le dégoût de soi, les années de solitude et de misère intime. On voudrait tant oublier tout cela, et renaître avec une nouvelle chance, un ticket en rab pour un dernier tour de manège, juste un ! Et puis vient l'abandon, la première déception, et on se retrouve devant un gouffre plus large et plus profond que jamais. On avait différé de s'examiner soi-même, et ce qu'on doit y voir est combien plus amer !

Noter que Mishima partage avec Genet le goût des garçons grossiers, dépourvus de vie intellectuelle, et que tous deux parlent de *perversion* au sujet de ce goût.

Je regardais les convois de bateaux gris qui allaient et venaient à l'horizon. Bruce Chatwin. Anatomie de l'errance.

Parfois des phrases parfaitement ordinaires comme celle-ci frappent et font une profonde impression sur l'esprit. L'image remémorée semble inscrite dans ces lignes, qui semblent avoir le mystérieux pouvoir de nous la restituer intacte et comme vivante. Mais pourquoi celle-ci frappe-t-elle plus qu'une autre? Cette phrase de Chatwin, je l'avais déjà lue sans jamais la remarquer, mais ce soir-là je vis clairement le ciel lourd de l'Ecosse, des collines vertes, et au large d'un estuaire couleur d'ardoise de nombreux bateaux dont je pouvais m'imaginer les destinations. Sur les cargos déjà loin je voyais clairement les équipages prenant leur tour de rôle et se préparant à la routine d'une traversée, sur ceux déjà engagés dans le chenal, je voyais les gars accoudés au bastingage et regardant avec amusement ou indifférence défiler les cottages ennuyeux accrochés sur les collines, presque à portée de main, où des ménagères battaient leur tapis et sortaient les draps aux fenêtres pour profiter d'une éclaircie. L'expression

lapidaire « qui allaient et venaient », sans fioriture, rendait bien l'idée de trafic maritime, avec son côté aventureux et routinier, et l'impression de son importance économique pour l'Angleterre. Pourquoi ces mots-là, et pourquoi ce soir-là, dans le silence particulier de mon salon, sur mon canapé ? Je l'ignore.

Je ne suis pas homo, je suis pédé. Je n'aime pas les hommes et je déteste les homosexuels. Je n'aime que les livres et les garçons.

Je lisais une bio de Koltès. J'entendais la pluie qui tombait dehors et le bruit des voitures sur l'asphalte mouillé. J'ai marqué la page de mon livre et j'ai regardé par la fenêtre. Les feuilles d'automne éparpillées dans la flotte, les gens qui patientaient sous des porches. J'ai pensé à ma vie complètement ratée. Je n'étais jamais allé au théâtre voir

les pièces de Koltès. Pourtant 86/88 c'était ma jeunesse. Mais je vivais reclus dans une maison de province. Paris, la culture, ce n'était pas pour moi. Je ne sortais jamais, et vingt ans plus tard rien n'avait véritablement changé. Tout était pire. J'ai eu envie de me foutre par la fenêtre. J'ai trouvé que ce serait très bien comme ça. J'avais sérieusement eu envie de le faire en 1980, en passant sur le pont Alexandre III. J'ai toujours regretté de ne pas avoir eu le courage de le faire. Qu'avais-je gagné à attendre ? Mes sentiments n'avaient pas varié depuis ; j'avais vu lucidement l'avenir à l'époque. Ce que j'avais appris et vécu depuis, sincèrement, je m'en serais bien passé. Ma vie n'avait strictement aucune importance ni valeur. Je n'avais rien écrit ni rien fait. Je n'avais aimé personne. C'était programmé dans mes gênes familiaux. Je n'étais pas parvenu à vaincre cette fatalité, à renverser la vapeur et m'inventer une autre vie par où m'échapper. Le sage Socrate me montrait clairement la voie : la veine de ton poult. Je ne voyais à l'époque que le suicide et il se confirmait aujourd'hui que j'avais eu raison. Aujourd'hui ce serait bien. Je suis calme et indifférent. Il pleut. C'est bien.

Je suis retourné sur le canapé. Le livre avec sa page cornée m'a fait sourire. Si je m'étais tué elle aurait semblé incompréhensible, cette page cornée. Sous la Révolution

je ne sais plus quel noble avait, lui aussi, corné sa page avant de monter sur l'échafaud. Notre vie a ses mystères qui n'appartiennent qu'à nous.

Je revois mon père, son regard perdu, tenant des propos idiots ou grossiers. Les traitements, la maladie, son sang vicié lui avaient fait perdre la raison. Sa tête ébouriffée, son air amusé, enfantin. Pathétique. Il était devenu quelqu'un de complètement anonyme, finalement. Un pauvre fou comme celui de la chambre d'à côté. Un vieillard que je ne connaissais pas mais dont je savais qu'il fallait tout de même que je m'occupe parce qu'il ressemblait de façon troublante à quelqu'un que j'avais connu, et qui était mon père. On me disait que c'était lui, d'ailleurs c'était bien le numéro sa chambre, alors je voulais bien le croire, mais une conviction plus profonde me disait que ce n'était pas lui. Quelques jours plus tôt j'avais eu une conversation sérieuse avec un homme très digne. Je lui avais parlé de la découverte récente d'une nécropole romaine et des dernières photos prises par Hubble. Il s'y intéressait encore.

Maintenant je passais la brosse dans les cheveux trop longs d'un être fantasque et un peu puéril qui me remerciait gentiment avec le sourire d'une petite vieille. Un sourire que je reconnus être celui de sa propre mère, en laquelle il avait fini par retrouver certains traits. C'était triste à pleurer.

Il m'est arrivé de haïr les beaux garçons, parce qu'ils inspirent l'idée d'un bonheur possible.

Il avait beau se dire que seule une foi solide en la qualité de son art permettrait d'y puiser la force de vivre, il n'arrivait pas à croire à l'importance réelle de son œuvre et demeurait persuadé qu'elle se justifiait avant tout par ses effets thérapeutiques ; et il se contentait de cette raison de vivre n'en ayant pas trouvé d'autre. Paul Bowles. La Maison de l'araignée.

J'aime presque tout de Bowles, écrivain injustement sous-estimé. J'admire de lui particulièrement *La Maison de l'araignée*, roman superbement construit, où je retrouve tout ce que j'ai connu au Maroc. J'aime aussi sa personnalité peu sympathique, son détachement ironique, son détachement désabusé, sa suffisance, en un mot son côté british, lui l'Américain si peu américain.

Relu *La Maladie de la Mort* de Duras. Ou plutôt lu, car je n'y avais rien compris et n'en avais aucun souvenir. Je ne suis pas sûr d'y avoir compris grand-chose encore une fois. Pour MD l'homosexualité c'est la mort, c'est-à-dire l'impossibilité d'aimer. Duras homophobe ou simplement horrifiée ? Horrifiée, je crois, même si sa façon de traiter son esclave inclinerait à pencher pour la première solution. Après tout il n'y a rien de tel que les homos pour vous dégoûter de l'homosexualité, comme les galeries d'art pour vous dégoûter de la peinture. Mais moi, si je n'aime guère les homos, c'est justement parce que je suis pédé.

Le conflit entre les êtres qui vivent selon leurs instincts et ceux qui se soumettent aux conventions sociales imprègne toute la littérature anglo-saxonne. Les sœurs Brontë – Woolf - DH Lawrence – Forster – Bowles, tous. Même chez Trollope ou Dickens on doit pouvoir trouver cela.

LA BIBLIOTHEQUE. Ils l'ignoraient, mais tous ces livres alignés derrière les vitres biseautées de la bibliothèque, jetés dans un apparent désordre sur des rayonnages, entassés sur des tables ou empilés sur le sol, étaient tous reliés par les fils invisibles de la pensée, par des correspondances mentales, des élections de goût, comme les mille attaches d'une toile d'araignée qui enveloppait sa vie et lui donnait un sens. Mais que devient une telle toile quand l'araignée n'en remplit plus le centre ?

J'aime le film *Le Soleil assassiné*, qui retrace la vie de Jean Sénac, avec le jeune acteur Mehdi Dehbi. Sénac... sur ma liste des poètes assassinés, avec Alec Scouffi, et quelques autres. Ils ne sont pas si nombreux à faire partie du club plus vaste des artistes morts violemment, tels Jean Bouillet ou Pasolini, liste dont j'ai dû retrancher à contre cœur Caravage, depuis que l'on a retrouvé son acte de décès : mort de maladie, tout bêtement.

Qu'est-ce que l'amour que l'on éprouve pour quelqu'un qu'on a jamais vu, jamais rencontré, et qu'on ne rencontrera jamais ?

On ne peut pas dire que c'est de l'amour, que ça a été de l'amour, que ça mérite le doux et sévère nom d'amour. Un garçon croisé dans la rue dont on n'oubliera jamais le visage, une vie rêvée, fantasmée, imaginée, forcément fausse, c'est quoi ? Ce n'est pas rien, pourtant. Si l'on se rencontrait, si l'on se parlait, on serait forcément déçu, et d'abord déçu de soi-même. On projette sur un visage, un corps, un sourire qui semble incarner tout ce que l'on désire chez un être, on projette tout ce que l'on désire *de la vie*, c'est-à-dire absolument tout ce que l'on n'a pas, tout ce que l'on n'est pas.

Mais n'est-ce pas justement ça, vouloir aimer ? Vouloir ne pas mourir vierge d'amour ? N'est-ce-pas justement vouloir rencontrer celui ou celle qui comblera ce vide absolu qu'est notre pauvre vie sans amour ? Amour, trop souvent, n'est que le mot sur lequel nous projetons tout ce que nous n'avons pas, et savons ne pouvoir jamais avoir. Alors on attend de l'être désiré qu'il soit l'amour, qu'il en tienne lieu alors qu'il faudrait l'aimer lui, pour lui-même.

J'y vois la cause de cette douleur que l'on éprouve à ne pouvoir rencontrer une personne croisée dans la rue ou admirée au cinéma. On projette sur son visage idéal, en un instant, tout ce que l'on attend de la vie, peut-être parce que, justement, on ne fait que le croiser un instant, et qu'on sait, sans se l'avouer, qu'il n'y a pas de risque qu'il nous déçoive, comme nous déçoivent les êtres réels que l'on rencontre vraiment mais qu'on ne parvient jamais à aimer.

J'ai connu cette passion vaine une fois, pour le jeune acteur Mehdi Dehbi. Dès que j'ai vu son visage je l'ai aimé, et je le chéris toujours. Il incarnait le rêve d'être aimé d'un jeune arabe, beau, pur, noble, cultivé et passionné. Le rêve d'une vie brûlée par le soleil d'un regard noir fixé trop longtemps. Cette vie auprès d'un être comme lui, je l'ai rêvée d'un amour de midinette,

sans doute, mais où est le mal ? C'est le risque du métier des acteurs, d'ailleurs, que d'inspirer, comme l'observe Vautrin chez Rastignac « des passions bien dangereuses ».

Dans ma vie s'il y a choix entre deux décisions, je prends toujours la pire, avant de me résoudre à ne rien faire. J'aurais fait de même si j'avais été gouvernant. J'aurais été un chef d'Etat déplorable. En tant de guerre je serais devenu sans doute collabo, délateur, sans la hauteur de vue d'un Drieu ou d'un Brasillach. Chef d'Etat je serais sans doute devenu sanguinaire, moins par nécessité que par négligence, puis par plaisir.

Je comprends l'euphorie qu'il peut y avoir à tuer impunément. Les empereurs romains me fascinent par leur démente, la dimension orgiaque de leurs crimes, leur goût du plaisir porté jusqu'à la folie, et leur folie payée au prix d'une terreur de chaque instant. Pouvoir disposer des autres, de leur corps comme de leur vie, c'est une licence absolue, proche de l'extase mystique, la transe suprême qui tutoie le pouvoir des Dieux. Héliogabale, les empereurs de Chine, Néron, Caligula, Alexandre. Voyez

les généraux d'Hitler, ivres de pouvoir, ivres de richesses, ivres de meurtres. Une euphorie absolue les éclaire et transfigure leurs visages de porcs ou de fonctionnaires. Pouvoir tuer qui l'on veut, commander aux armées, exterminer et piller sans retenue, torturer et spolier son prochain en toute impunité, comme on veut, pour le plaisir, pour la fortune, et être récompensé pour cela. Y-a-t-il bonheur terrestre plus grand et plus funeste ? Il n'y a que les Dieux pour connaître pareille *hybris*, les Dieux et les héros de la bataille. Combien d'hommes ont connu cela ? Que ne donnerait-on, honnêtement, pour connaître pareilles voluptés, pour posséder pareil pouvoir ? Qui y résisterait, qui en serait horrifié ?

Mais ces hommes qui ont connu le plaisir du viol, du meurtre et du pillage licites, connaissaient aussi la terreur d'être à leur tour violés, tués, pillés. Eux qui détenaient le pouvoir de vie et de mort sur des armées, des peuples, des millions d'hommes, ne devaient la vie sauve qu'à l'humeur irascible d'un seul, Hitler. Ils payaient d'une terreur immense les joies immenses de leur luxure.

Devant l'hôtel Duo à Paris. Un taxi s'arrête. En descend un jeune homme, un japonais. Grand, très mince, élancé, vêtu d'une jolie veste en cuir caramel et d'un jean élégant, large ceinture à rivets, foulard négligé, la classe parfaite, genre rock chic. Et son visage... ah son visage ! A vous abattre les oiseaux en plein vol, comme l'écrivait il y a trois siècles son compatriote Saïkaku. Traits virils et altiers, yeux bridés d'une ligne nette, un vague sourire d'autosatisfaction sur les lèvres, très joli petit nez arrondi. Il retire lui-même son sac du coffre et s'engouffre dans l'hôtel sans un regard pour moi, laissant derrière lui l'effluve irréel d'une vie brillante, faite de luxe et de rencontres, une vie qui n'est pas la mienne, où l'on croise des garçons trop beaux pour moi. Je reste devant mon sandwich et mon bock. Envie de me foutre en l'air.

Rendu visite à la « *Vue de Haarlem avec des blanchisseries* » de Ruysdael, qui est un peu pour moi ce qu'était la *Vue de Delft* pour Proust, peut-être le plus beau tableau du monde à mes yeux. Petit tableau... combien ?...trente centimètres sur quarante, mais qui contient tout un monde. La splendeur d'un ciel chargé,

nuageux, mais d'abord ce bleu pervenche, un bleu inoubliable, dense comme l'infini, assombri, dans le coin supérieur droit, par l'ombre grise d'une pluie qui vient, plus léger et plus clair à mesure que le regard progresse vers l'horizon.

Et puis ces nuages énormes, nuages d'été chargés de grêle, dont Ruysdael est parvenu à teindre la masse froide de ces irisations brunes, roses, violettes, qu'on voit dans les vrais nuages sans jamais parvenir à les isoler précisément. A gauche leur forme se dilue en rubans imprécis parce que l'œil ne fait plus le point sur eux mais sur les draps qui sèchent, beaucoup plus bas, dans les champs.

Minuscules draps blancs alignés, faits d'une seule ligne, d'un trait de pinceau un peu crémeux qui s'éteint dans l'ombre réapparue d'un nuage, merveilleux draps blancs dont le scintillement nous fait signe dans une trouée de lumière que l'on devine fugitive car les nuages semblent filer vite. Les tuiles vernissées d'un toit orange flamboient. Des paysannes veillent à ce que le vent ne disperse pas leur lessive, des gens sont là, sur les chemins, qui discutent. On entendrait presque leur voix malgré la distance. Nous, de notre promontoire, nous voyons des fermes, des routes qui mènent à la ville. Au

loin un beffroi, des clochers, petites flèches de pâte brune qui ponctuent la vive clarté de l'horizon.

On devine Haarlem plus qu'on ne la voit, on perçoit la fièvre industrielle qui y règne, qui contraste avec la paisible scène champêtre de ses faubourgs, avec ces blanchisseuses qui étalent leurs draps sur les chaumes et discutent avec des amis du temps qu'il fait.

A peine l'œil se fatigue-t-il d'explorer les détails de ces champs, de ces bosquets, de ces murets qui séparent des clos, que, reprenant de la distance il est frappé par la perfection absolue de ce carré de ciel qui les domine. Un ciel si resplendissant, si lumineux, lui pourtant si petit, que son éclat éclipse celui, pourtant fort grand, des autres merveilles exposées près de lui.

C'est toujours à regret que je dois quitter ce minuscule chef-d'œuvre si grand de perfection et d'art. Reviendras-tu me voir ? semble-t-il me dire. Le reverrai-je seulement un jour ? Il reste dans mon cœur comme le souvenir d'une belle journée que j'aurais passée en Hollande il y a trois siècles, et que tous les admirateurs de Ruysdael, ont, je crois, partagée un jour avec moi. Un après-midi venteux, ébloui, arrosé, qu'à la différence des véritables souvenirs, nous pouvons retrouver, bien réel, en jetant un œil par la fenêtre ouverte d'un cadre d'ébène.

Si l'on me demandait ce que j'ai fait, ces quarante dernières années, je ne répondrais pas comme Sieyès, « j'ai vécu », mais « j'ai rêvé ».

« Tell me, what is it your plan to do with your one, wild, and precious life? » Mary OLIVER.

Moi aussi je hais les voyages, et j'ai le mal de mer, pourtant vient toujours un moment où je me retrouve en bateau, dans un port, sur un rafiot quelconque. Il faut, pour voyager, se persuader que ce ne sera pas mieux ailleurs. Sinon c'est la carte postale assurée.

Le port de Suakin, petite Venise abandonnée, totalement en ruines, où ne restent que de vieux canons rouillés et des mitrailleuses ensablées. Sud Soudan.

Le marin Allemand. De tous les sous-offs, c'est lui que je craignais le plus. Il était d'une force physique terrible, petit, sec, noueux, une musculature d'acier aussi froide que son regard bleu. Quelle erreur ! Je n'avais à craindre que sa douceur. Lui qui se moquait de devoir aller, sans harnais, sur une vergue en plein vent, jambes pendantes, ravauder une écoute, tremblait comme un enfant quand je le vis repousser la porte d'acajou derrière moi.

La cabine était étroite, un seul hublot, la place pour une petite table et un fauteuil d'angle. Tout un fatras de connaissances et de vieilles photocopies traînait à terre, il y eut le clic de la gâche, puis le silence...je crois bien que j'entendais son cœur tonner. Il prit le prétexte de sortir une carte pour me frôler, s'excuser, sa peau de blond recuite de soleil semblait de cuivre, et dans la lumière ses poils brillaient, presque roux. Je sentis la résistance de quelque chose de dur quand son pantalon passa contre moi. Feignant un jeu, mais ne sachant comment le jouer, il me fit un bécot dans le cou, je tressaillis, de peur je crois bien, je n'avais jamais touché un homme – Claude ! son fort accent allemand ne parvenait pas à masquer complètement son anxiété – Claude ! Je désirai lui rendre

son baiser, les lèvres sur sa nuque rasée, mais n'y parvins pas. Le bureau était exigu, à chaque instant quelqu'un pouvait entrer, nous n'aurions jamais dû fermer la porte. J'étouffais, je me sentis défaillir. Il m'embrassait les oreilles et le cou avec la fébrilité d'un enfant fautif, sur lui aussi pesait l'interdit, plus lourd peut-être pour ce marin fruste et viril que pour moi, interdit lourd comme l'ancre qui pendait à la proue, au bout de ses aussières, masse d'acier qui écrasait sa vie.

Il y eut un bruit, des voix, on risquait de nous surprendre, j'ouvris la porte pour qu'on nous vît. Sur le pont il n'y eut plus jamais d'engueulade entre nous.

Où aller ? Quel miel y prendre ?

Tu n'écris pas si tout baigne. Ça n'a rien à voir avec le fait d'avoir du fric où d'être dans la dèche, d'être né bourgeois ou prolo, d'avoir vécu dans la quiétude d'une famille aimante, ou seul avec des potes dans un squat de banlieue. S'il fallait être pauvre pour écrire il n'y aurait pas eu Proust. S'il fallait être riche et entouré, il n'y aurait pas eu Genet. N'importe quel être humain sensible à la beauté peut aimer à *la fois* Selby et Montherlant. L'écriture parle d'autre chose, sinon il n'y aurait pas d'écrivains bourgeois.

La condition sociale de l'écrivain n'importe pas plus que celle de son lecteur. Elle détermine sa façon d'écrire, pas le fait qu'il écrive. Au panthéon des écrivains, tu ne trouveras jamais, cherche bien, les repus et les satisfaits de la vie, mais plutôt les inquiets, les fêlés, des hommes tourmentés qui cherchent une forme de paix, ou qui cherchent quelque chose qui est au-delà de la paix, un au-delà de l'écriture, que l'écriture même n'apporte jamais, parce qu'elle apporte toujours autre chose, autre chose de plus beau que l'écriture, de plus beau que ce dont on se croyait capable, et de meilleur que notre pauvre vie d'homme riche ou d'homme pauvre.

L'âme c'est le caractère, qui a dit cela ? Un philosophe romain ? Suétone ? Je ne sais plus. Il aurait pu ajouter : l'esprit c'est les mœurs.

Intéressante analyse par Claude Lévi-Strauss du tableau de Poussin *Et in Arcadia Ego*. Les différentes versions de l'œuvre mettent en évidence la figure symbolique de la mort.

Ce n'est donc pas le défunt qui s'exprime, et dit aux bergers que « lui aussi a vécu en Arcadie », mais la Mort qui rappelle aux bergers que « même en Arcadie ils la trouveront ». C'est elle qui les visite, leur pose la main sur l'épaule et leur donne l'explication de la phrase sibylline inscrite sur la tombe.

Poussin disait du Caravage qu'il était venu au monde pour détruire la peinture. Pensée évidemment fautive, mais je comprends le sentiment de Poussin, que Lévi-Strauss ne devait pas être loin de partager.

« Viendront ces âges envahis par la mort, où le globe, devenu muet, continuera, mais sans nous, à décrire dans l'espace ses orbes impassibles. » GOBINEAU. Essai sur l'inégalité des races humaines. Prédiction somptueuse, pas loin de se réaliser.

Le difficile c'est de s'identifier soi-même. Savoir qui l'on est vraiment, ce que l'on veut vraiment, ce qui est vraiment notre raison d'être, qui l'on désire vraiment, les limites où l'on ne peut atteindre vraiment, ce que l'on peut vraiment. Quand on sait cela, on sait tout.

Chaplin était admirable par maints aspects de son œuvre, mais il fut véritablement grand quand, accusé par les nazis d'être juif, lui qui ne l'était pas, il a répondu *« je n'ai pas cet honneur »*.

Qui a dit que « *de tous les plaisirs, voyager est le plus triste* » ? Casanova ? Cette phrase a inspiré le titre du roman de Thomzen. Impossible de remettre la main dessus.

Voyager : se rendre là où naissent les nuages.

Les adultes ont toutes les faiblesses des enfants et aucune de leurs forces. Phrase de Ned Rorem, qui aurait pu être de Cocteau, si elle n'est de lui.

La menace de la mort ne me rend pas plus sage. Pas de nouvelle conception des choses ou de la vie. Ni dieu ni anges dont les ailes caressent mes paupières. L'enfer est sur la Terre. Le ciel dans votre tête.

David WOJNAROWICZ. Au Bord du gouffre. Close to the knives.

L'Asie regorge de Facteur Cheval. En général des moines illuminés qui ont donné libre cours à leur folie édifiatrice à la suite d'un rêve ou d'une vision. On connaît les monstres de Bomarzo en Italie (le Baroque siècle des Facteur Cheval par excellence), monstres décrits par Mandiargue dans un texte affligeant de médiocrité, soit dit en passant. En Thaïlande le parc de Nong Khai n'est pas mal non plus, bâti par le moine Bunlao Sulilat, le Buddha Park à Vientiane, Laos, plus moderne le White temple à Chiang Rai, et tant d'autres.

Alain Blottière signale que dans l'oasis de Siwa, célèbre pour avoir été visitée par Alexandre, se pratiquaient jusque dans les années cinquante des mariages entre

hommes, au sein des *zeggals*, communautés d'ouvriers agricoles qui n'étaient pas autorisés à se marier avant l'âge de quarante ans. Le tout avec contrat de mariage, cérémonie, réjouissances etc... Des bacchanales entre garçons se pratiquaient aussi à l'occasion du mouled de Sidi Sliman.

Je découvre que le mot ammoniac vient du temple d'Amon à Siwa (« Oasis d'Amon » en Grec). On parlait d'oasis ammoniacque. Le sel de Siwa était réputé le plus pur, et seul utilisé pour la célébration du culte d'Amon.

Marilyn meurt à 36 ans. Le Christ à 33 ans, Alexandre 32, Néron 30.

Sénèque souligne que les œuvres d'art ne doivent leur prix « *qu'à la folie d'une poignée de gens* » mais que leur

valeur, en revanche, est à porter au crédit du génie d'une poignée de gens.

Genet ne dit pas autrement quand le juge lui demande s'il connaissait le prix des livres qu'il reconnaissait avoir volés : « *Je n'en connaissais pas le prix, mais j'en connaissais la valeur* ». Genet ment effrontément, mais quel aplomb ! Quelle répartie !

La splendeur d'Athènes n'a duré que trente quatre ans.

Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors, qu'il n'y a plus ? SAINT-JOHN-PERSE

De cette vie passée constamment seul

Que retenir ?

Rien ou presque

Quelques corps, des visages

Une heure ou deux

Quémandées, accordées

Quelques nuits, si rares !

Et le regret terrible, la douleur

De n'avoir jamais rien partagé

D'intellectuel

Je ne connaîtrai jamais cette joie

Je n'aurai jamais dansé de bonheur spirituel

Aimé d'amour un ami

Je n'ai fait que désirer, désirer toujours plus

Ô mon malheur

Que ne t'éloignes-tu de moi !

Que ta charge s'alourdit à mesure que j'avance

Et que mon corps répugne un peu plus

Aux amants

La jeunesse c'est ce qui sera toujours là quand nous serons morts. Marie-Laure de Noailles. La fin de Marie-Laure de Noailles, entourée de ses Goya, hurlant qu'elle ne veut pas mourir. Décrite par Rorem, Cocteau, Jean Châlon, Ramon Fernandès, à croire que tout Paris y assistait, ce qui d'ailleurs est bien possible, elle sept fois Grand d'Espagne, mourant en public comme les rois autrefois.

Aidez-moi ! aidez-moi !

Je sens la vie de plus en plus proche

Alors que ce que je veux

C'est mourir.

Poème de Marie-Lynn Baker dite Marilyn Monroe, trouvé dans ses carnets. Vraiment d'elle ?

Le visage de Bacri qui change quand il entend Bérénice, dans « Le goût des autres ».

« Je crois que je commence à y comprendre quelque chose ». Dernière parole d'Auguste Renoir.

« Maintenant je sais que les grands hommes n'ont d'autres fonctions que de nous aider à voir au-delà des apparences, à laisser tomber un peu notre fardeau de matière, à nous « débarrasser » comme disent les Indous. » Jean Renoir, au sujet de son père. Ce livre de souvenirs, quel livre ! Dans l'intimité d'un génie, par un autre génie. C'était l'époque où l'art français régnait sur

le monde, et cela sans prétention. Ces hommes étaient profondément humbles et simples. On vivait en famille, en popote, entre amis.

Je suis d'accord avec Sénèque quand il dit que les personnes âgées n'ont aucun mérite à être âgées, que la plupart se sont contenté d'exister longtemps. On ne devrait pas dire qu'on vit longtemps. On existe longtemps ou brièvement. Personne ne peut dire si l'on a vécu.

La fortune de Sénèque était prodigieuse, bien supérieure à celle d'un Berlusconi aujourd'hui. Couvert d'or par l'Empereur, il dût tout rendre y compris la vie, comme s'il devait *aussi* la vie à son maître.

C'est pourtant le même homme qui écrit : *La limite qu'il est souhaitable de fixer à nos ressources financières, c'est celle qui nous met à l'abri de la pauvreté, sans beaucoup*

nous en éloigner. Gonflé, le type. Mais je le comprends. L'intellect doit demeurer indépendant des conditions matérielles de l'homme. Cela ne fait pas de la philosophie une chose spécieuse. On pense dans l'absolu, on vit dans le contingent.

Jeune ouvrier au visage d'Hermès romain. Seize ans, cheveux noirs coupés ras, petite perle dorée à l'oreille, des joues encore d'enfant et un début d'ombre sur les lèvres. Il joue à l'homme et veut paraître viril. J'aime sa salopette qui laisse voir ses formes souples, son pull trop grand, ses grolles de chantier, ses avant-bras vigoureux, ses mains qui sont d'homme, phalanges larges, ongles rongés, blanches de plâtre.

Genet et ses allures, d'abord de dandy, ensuite de marlou, ensuite de clodo.

Quel est cet homme qui dort près de moi ?

Qui est-il ? Je ne le connais pas

Il y a longtemps que nous ne sommes plus amis

Quel est cet homme qui dort dans mon lit ?

Je pense souvent à la langue allemande, si mal aimée et si mal parlée, mais si belle quand on écoute l'ange éternel, Elisabeth Schwartzkopf. En faisant de l'allemand la langue des tueurs les nazis ont tué la langue allemande.

Nouvelle semaine à Bangkok. I've been attacked, I've been robbed, I've been raped. Good life.

Pond. Choc en le revoyant. Son joli minois, rond et attendrissant est entièrement transformé. Vérifié que c'est bien lui. Visage pâle, corps plus mince, est-il malade ? Il le nie. Il baise avec trois ou quatre hommes par jour et semble parfaitement heureux comme ça. Be happy ! Cette obsession asiatique de paraître toujours insouciant. Il me trouve ennuyeux et angoissé, ce qui n'est pas faux. Chirurgie esthétique. Il s'est fait refaire le nez et les pommettes et se montre très fier du résultat, que je trouve catastrophique.

A dix-neuf ans il était à croquer, une poupée, juste ce qu'il fallait de rondeurs, cuisses minces, petit cul parfait, et ce nez rond retroussé que j'adorais. Il est maintenant pâle et maigre et arbore un nez long et pointu, pour faire européen. Mais il est plus heureux comme ça, et me dit qu'il se fait trois fois plus de mecs grâce à ce nouveau nez. Bon investissement.

Discuté de la vie mais pas baisé.

